

Les verbes empruntés au français par le garifuna : des verbes d'état ?

Sybille de PURY

CNRS, CELIA

Quelques mots, d'abord, pour présenter le garifuna. Cette langue est parlée sur la Côte Atlantique de l'Amérique Centrale, au Honduras, Guatemala et Belize. La population qui la parle est originaire de l'île de Saint-Vincent, dans les Petites Antilles. On explique la présence de nombreux Noirs parmi les Indiens de cette île par le naufrage d'un bateau d'esclaves sur ses côtes, en 1642, et par les marronnages. Les premiers réussissent à former un groupe indépendant dans le courant du XVIII^e siècle. Les Anglais les nomment *Black Caribs*, eux-mêmes se désignent comme Garifunas. Ils seront déportés sur le continent à la fin du XVIII^e siècle, à la suite des guerres entre Européens¹.

Les Noirs s'approprièrent la langue que parlaient les Indiens caraïbes des îles, avec ses caractéristiques particulières dont la plus étonnante consistait à distinguer au niveau lexical un parler des hommes et un parler des femmes, sur une base grammaticalement commune. Les études linguistiques qui seront faites ultérieurement de cette langue —

¹ Voir à ce sujet D. Taylor (1967) *The Black Carib of British Honduras*, Vicking Fund, Publications in Anthropology N° 17, New York : Johnson Reprint Corporation.

études menées à partir des écrits du Père Raymond Breton qui vécut avec les Caraïbes de la Dominique au XVII^e — montrent que l'existence de ces doubles usages répond à une capacité à l'emprunt très forte, puisque les hommes intégrèrent dans la langue commune (une langue de la famille Arawak) des formes provenant d'une langue caribe².

Si on le compare à l'ancien caraïbe, on voit que le garifuna a fortement évolué. D'une part, les deux lexiques caribe et arawak opposant les usages des hommes à ceux des femmes ont fait place à un lexique commun, d'autre part, le contact avec les Français fut à l'origine d'une ouverture massive du garifuna au français (ou à un créole à base lexicale française). Ce sont ces emprunts que je vais étudier dans les pages qui suivent, en me restreignant aux formes verbales.

Ces verbes à double forme

Une recherche systématique dans le *People's Garifuna Dictionary*³ a montré que, sur les 1418 verbes recensés, un petit nombre seulement, 169 d'entre eux, *opposait une forme longue et une forme courte* (la présentation du dictionnaire a été respectée dans les exemples à la suite ; la forme courte y apparaît entre crochets) :

abalabada [balaba] *v.*, to roll
abarucha [barú] *v.tran.*, to bend
abuda [budá] *v.tran.*, to pick up
abadülera [badüle] *v.intr.*, to adhere, to stick.
ébeda [be] *v.tran.*, to light, ignite; to fire, dismiss
íbuga [bi] *v.tran.*, to cut slightly with knife

La majorité des autres verbes ne présente qu'une forme longue, comme à la suite :

abadiha *v.tran.*, to relate confidentially; to tell in confidence
abahüda *v.tran.*, to count
abalacha *v.intr.*, to lean
abalaha *v.intr.*, to lean repeatedly

ou, beaucoup plus rarement, seulement une forme courte, comme à la suite :

bigua *v.tran.*, to cut; to cut up

² Voir à ce sujet : D.Taylor & B. J. Hoff, « The linguistic repertory of the Island-Carib in the seventeenth century : the men's language, a Carib pidgin ? » *IJAL*, vol.46, N°4, 1980.

³ *The People's Garifuna Dictionary*, ed. Roy Cayetano, Belize : National garifuna Council, 1993.

bigua *v.intr.*, to flash by; to pass by in a hurry
chagá *v.tran.*, to spill; to silt up; become shallow because of silt
dagá *v.intr.*, to reach; to touch; to touch down

Le pourcentage des verbes comportant une double forme, longue et courte, par rapport à ceux qui n'ont qu'une seule forme, longue ou courte, n'est cependant pas de 169 sur 1418, il est plus élevé car :

1) le nombre des verbes recensés atteint 1418 parce qu'il intègre les verbes dérivés sur lesquels l'opposition forme longue/courte ne se réalise pas :

abalabada [balaba] *v.*, to roll
abalabaha *v.*, to roll over and over

2) le dictionnaire traite parfois comme deux verbes un même verbe qui présente une forte polysémie :

abahüdaha *v.tran.*, to tell a story ; to give an account.
abahüdaha *v.tran.*, to imitate, to mock, mimic

3) la relation entre forme longue et forme courte n'est pas toujours donnée dans le dictionnaire, surtout lorsque les deux formes introduisent des sens légèrement différents. Il faut, en effet, relier les deux formes suivantes comme une forme courte et une forme longue, alors que le dictionnaire ne le fait pas :

dagá *v.intr.*, to reach; to touch; to touch down
adagaha *v.intr.*, to perch, repeatedly; to keep touching.

Ces précisions étant faites, il n'en reste pas moins que les verbes garifuna qui opposent une forme courte et une forme longue sont nettement moins nombreux que ceux qui ne présentent qu'une forme longue. C'est pourquoi j'ai été surprise de remarquer qu'en ce qui concerne les verbes empruntés au français, ils opposent *dans leur très grande majorité* les deux. L'étude qui suit cherche à comprendre pourquoi il en est ainsi.

Il me faut encore préciser que cette opposition était déjà attestée dans la langue caraïbe ; le *Dictionnaire caraïbe-français*⁴ du Père Breton en donne d'assez nombreux exemples, dont :

Boulébae ou **baboulétaca**[•], écris, peins

⁴ *Dictionnaire caraïbe-français du Révérend Père Raymond Breton (1665)*, Nouvelle édition du CELIA/GEREC, Editions IRD/Karthala, Paris, 1999.

• Les exemples du caraïbe sont transcrits en italiques.

formes qui, une fois retranscrites avec la même orthographe que celle adoptée pour le garifuna, font montre de la forme courte :

bulé b-a-e "écris-le !"
'écrire Sujet.2p.-Aux.-Objet.3p.sg.'

et de la forme longue :

b-abuleta-ka "tu (l') écris"
'Sujet.2-écrire-Intensif'

Dans sa *Grammaire*⁵, le Père Breton mentionne ce type de verbe dans un maigre paragraphe intitulé "verbes neutres" :

Achamaingara est neutre, *ayoùbouca*, *ebèchoüa* aussi [...] on dit *nachamaingaroyéni*, ie ferai cas de lui, *chamaingahätina*, i'ai fait cas.

exemple où l'on reconnaît la forme courte *chamainga* et la forme longue *achamaingara*.

Morphologie des verbes d'emprunt

Les données actuelles sur lesquelles je m'appuie consistent en une liste de 111 verbes garifunas empruntés au français (cette liste n'est pas exhaustive ; elle correspond à l'état présent de la recherche).

a) formes longues et formes courtes

Voici, à la suite, quelques exemples de formes courtes[•]

- 1a) **rísi** "être riche" ← *riche*
- 2a) **lewé** "sortir de terre (racines)" ← *levé*
- 3a) **fuá** "être visible" ← *voit*
- 4a) **bulíei** "oublier" ← *oublier*
- 5a) **sígene** "douter de qq., se disputer avec" ← *chicaner*
- 6a) **bíni** "bénir" ← *béni*
- 7a) **sánsi** "être échangé" ← *changé*

et leurs formes longues correspondantes, qui diffèrent des formes courtes

⁵ Adam, Lucien & Ch. Leclerc, *Grammaire caraïbe composée par le Père Breton, suivie du Catéchisme caraïbe*, Nouvelle édition, Paris : Maisonneuve, 1878.

• Les exemples sont transcrits avec l'orthographe inventée par les Garifunas du Bélize. Elle est assez semblable à l'orthographe espagnole. On remarquera toutefois quelques points particuliers : le phonème écrit ch varie d'une affriquée palatale à une chuintante ; ü transcrit une voyelle de réalisation centrale qui, le plus souvent, correspond à la réalisation du phonème /o/ ; toute voyelle suivie d'un n en syllabe fermée doit se prononcer comme une voyelle nasale.

par la présence[•] :

1- à l'initiale, d'une voyelle : le plus souvent **a**, parfois **e**, très rarement **i**⁶ :

1b-1) **arísida** |a=rísi=da| "s'enrichir"

2b) **eléwecha** |e=léwe=cha|⁷ "sortir de terre (racines)"

L'apparition de cette voyelle initiale est très courante, néanmoins elle n'est pas strictement obligatoire et quelques verbes ne la développent pas — on le voit, par exemple, avec le verbe **gufuranda** "comprendre" (et non ***a=gufuranda**) ← *comprendre*.

Ces trois voyelles initiales ont une fonction verbalisante et s'opposent à une série de trois voyelles à fonction nominalisante — le plus souvent **i**, parfois **u**, et rarement **o** —, comme on le voit, par exemple, avec :

1c) **irísini** /i=rísi-ni/ "richesse"

2- à la finale, d'une syllabe : =**ra**, =**ha**, =**da**, =**cha**, pour les emprunts⁸. A chaque forme courte donnée en exemples ci-dessus correspond donc une forme longue, comme à la suite :

3b) **áfuacha** |á=fua=**cha**| "apparaître"

4b) **abúlieida** |a=búliei=**da**| "oublier"

5b) **asígeneha** |a=sígene=**ha**| "contre-argumenter"

6b) **abínira** |a=bíni=**ra**| // **bíni** "bénir"

Un même verbe peut développer deux formes verbales qui s'opposent par cette syllabe finale. J'appellerai "verbe de base" celui de ces verbes sur lequel se développe l'opposition forme courte / forme longue, comme à la suite :

3b1) **áfuara** |á=fua=**ra**| "apparaître" : verbe de base

// 3a) **fua** "apparaître"

3b2) **áfuacha** |á=fua=**cha**| "apparaître"

5b1) **asígenera** |a=sígene=**ra**| "se disputer, douter" : verbe de base

// 5a) **sígene** "se disputer, douter"

• J'utilise le double trait = pour délimiter les syllabes qui servent à construire la forme longue à partir de la forme courte, le simple trait d'union - servant, comme d'habitude en linguistique, à délimiter les morphèmes. La forme longue a été placée entre barres droites, | |.

⁶ On n'en a aucun exemple pour les emprunts.

⁷ On a en garifuna un phénomène d'assimilation vocalique : la voyelle initiale est toujours **e** lorsque la première voyelle de la racine l'est aussi. L'emprunt se soumet à cette règle.

⁸ Sur les verbes du garifuna qui ne sont pas empruntés, presque toutes les autres consonnes sont attestées à cette place. On peut aussi trouver à cette place la syllabe réduite à la seule voyelle =**a**, mais pas sur les emprunts.

5b2) **asígeneha** |a=sígene=**ha**| "contre-argumenter"

Lorsqu'on oppose ces différentes syllabes finales, on ne trouve pas de distinction régulière au niveau du sens et, comme en 3b), certains doublets sont synonymes. Il est cependant probable que ces syllabes finales sont issues d'anciens morphèmes verbaux. On trouve aussi certaines paires de verbes dont l'opposition en syllabe finale provoque soit une spécification lexicale :

7b1) **asánsira** |a=sánsi=**ra**| "changer ; se changer"

7b2) **asánsiha** |a=sánsi=**ha**| "faire le change, échanger de l'argent"

8b1) **agániera** |a=gánie=**ra**| "gagner" (en travaillant, au jeu)

8b2) **agánieha** |a=gánie=**ha**| "acheter"

soit un changement de transitivité que je ne peux expliquer sauf à proposer qu'il y a eu une confusion entre =**ha** et -**ha** (voir ci-dessous⁹), comme on le voit en 5b ou en 9b :

5b1) **asígenera** |a=sígene=**ra**| *v. trans.* "douter, se méfier de"

5b2) **asígeneha** |a=sígene=**ha**| *v. intr.* "contre-argumenter" ← *chicaner*

9b1) **aránsiera** |a=ránse=**ra**| *v. trans.* "arranger"

9b2) **aránsiha** |a=ránse=**ha**| *v. intr.* "se préparer, être prêt" ← *arranger*

Le paradigme des syllabes finales verbales en **a** — {=**ra**, =**ha**, =**da**, =**cha**} — s'oppose à un paradigme en **ùa** {=**rùa**, =**hùa**, =**dùa**, =**chùa**} — qui introduit des verbes à la voix moyenne. Je n'ai relevé, pour les emprunts, que la forme en =**rùa**, comme à la suite :

10a) **fáyei** "être payé" ← *payé*

10b) **afáyeira** |a=fáyei=**ra**| "payer, faire que quelqu'un soit payé"

10b') **afáyeirùa** |a=fáyei=**rùa**|¹⁰ "se faire payer"¹¹.

⁹ Le morphème -**ha** introduit l'idée que le procès se réalise sur des objets multiples et spécifiques. Il est donc possible que, quand =**ha** et -**ha** sont confondus, on ait un effacement de la marque de l'actant objet lié à son indéfinition. Si c'est le cas, il ne faudra pas confondre cet effacement avec le fait que, la plupart du temps en garifuna, il est possible de se passer d'indiquer l'objet si celui-ci est supposé connu.

¹⁰ La voyelle **u** est porteuse d'un accent secondaire, transcrit ici **ù**.

¹¹ Le **a** final de la syllabe de la voix moyenne tombe dans certains environnements phonétiques : **nafáyeirua** "je me ferai payer" ; **afáyeiru-ha-dina** "je me suis fait payer".

On évitera de confondre la voix moyenne avec le passif, qui se forme en suffixant **-ua** sur la forme courte tout comme sur la forme longue. La dérivation passive est bien attestée sur les emprunts. On le voit sur les exemples 6a et 6b :

6a-1) **bíni** "bénir" (forme courte)

6a-2) **bíniua** "être béni"

/bíni-**ua**/

"bénir-Passif"

6b-1) **abínira** "bénir" (forme longue)

6b-2) **abínirua** "être béni"

/a=bíni=r(a)-**ua**¹²/

"bénir-Passif"

A la place occupée par le passif peuvent aussi apparaître trois autres morphèmes : **-ha** *intensif*, **-gua** *agentif / réfléchi* et **-güda** *causatif*; le dernier de ces trois morphèmes n'apparaît jamais sur la forme courte, à la différence des deux premiers et du passif :

10a-3) forme courte : **faríeigua** /faríei-**gua**/ "parier" ⇐ *parié*

10b-3) forme longue : **afárieidagua** /a=fáriei=da-**gua**/ "parier"

12a-4) forme courte : **fáreinha** /fárein-**ha**/ "être partagé (en multiples morceaux)" ⇐ *séparé*

12b-4) forme longue : **afáreinraha** /a=fárein=ra-**ha**/ "partager (de multiples morceaux)"

1b-5) **arísidagüda** /a=rísi=da-**güda**/ "enrichir quelqu'un"

Ici encore, il faut éviter de confondre le morphème **-ha** avec la syllabe finale qui lui est homophone, comme, par exemple, à la suite :

12b-1) **afáreinra** "partager" et, à l'intensif

12b-4) **afáreinraha** /a=fárein=ra-**ha**/ "partager (de multiples morceaux)"

12b-2) **afáreinha** |a=fárein=**ha**| "diviser (une chose entière en morceaux)"

¹² Le **a** de la syllabe finale tombe au passif. La suite **rua** ainsi obtenue n'est pas porteuse d'un accent secondaire, ce qui la différencie de la voix moyenne.

b) morphologie du verbe

En garifuna, les temps étant marqués par des particules indépendantes, seuls les aspects-modes apparaissent suffixés sur le verbe. En voici la distribution (à la suite en caractères gras) :

	<i>indéfini</i>	n-arísida-0	je m'enrichis (présent) ¹³
1	<i>imperfectif</i>	n-arísidu- ba	je m'enrichirai ¹⁴
	<i>progressif</i>	n-arísidu- îa	je deviens riche
	<i>continuatif</i>	rísi-gi- na	je suis encore riche
2	<i>accompli</i> ¹⁵	arísida- ha -di+na rísi- ha -di+na	je me suis enrichi
	<i>aoriste</i>	rísi- ti -na	je suis riche, je m'enrichis (passé simple)

1 = aspects de l'inaccompli

2 = aspects de l'accompli

Selon le sémantisme du verbe et le type de participation au procès qu'il définit pour le sujet, toutes les formes ne sont pas susceptibles d'être produites. C'est ainsi que, par exemple, la forme ***biní-t(i)-i** n'est pas produite, alors qu'on a **biní-wa-t(i)-i** "il est béni" (*passif*).

Forme longue et forme courte peuvent introduire une différence dans la diathèse. C'est ainsi que **amarieida-ha-t(i)-i** "il s'est marié (avec lui)" (littéralement "il l'a marié"), où le sujet est clairement agentif se distingue de **maríei-ha-t(i)-i** "il s'est marié", forme dont le sujet n'est ni à proprement parler un agent, ni un patient.

¹³ L'indéfini est généralement suivi des particules de temps : il peut se traduire, selon les contextes, par le présent, le passé composé et le futur. C'est la base du nom déverbal.

¹⁴ L'imperfectif est le plus souvent traduit par un futur en français lorsqu'il est prédicatif ; mais il apparaît aussi dans des formes verbales non prédicatives, auquel cas il a pour rôle d'effacer l'aspect et peut, selon les contextes, être traduit en français par un présent, un futur ou un passé composé, comme on le voit dans l'exemple suivant : **Tugúya l-arísida-güda-ba-un** "C'est elle, (celle) qu'il a enrichi !"

¹⁵ A l'accompli proprement dit, l'événement est considéré comme achevé au moment de l'énonciation, alors qu'à l'aoriste il est considéré achevé sans prise en compte du moment de l'énonciation.

Il y a deux paradigmes distincts d'indices personnels marquant le sujet (le paradigme A est transcrit en caractères italiques gras et le paradigme B en caractères gras non italiques) :

A	<i>indéfini</i>	<i>n</i> -arísida je m'enrichis	
	<i>imperfectif</i>	<i>n</i> -arísidu-ba je m'enrichirai	
	<i>progressif</i>	<i>n</i> -arísidu-îa je suis en train de m'enrichir	
B	<i>accompli</i>	arísida-ha-di+ na je me suis enrichis	rísi-ha-di+ na j'ai été riche
	<i>continuatif</i>	arísida-gi- na je m'enrichis encore	rísi-gi- na je suis encore riche
	<i>aoriste</i>		rísi-ti- na je suis riche

On notera que le paradigme A¹⁶, qui marque le sujet des verbes aux aspects de l'inaccompli, est aussi celui des préfixes possessifs des noms :

n-ibíri, *b*-ibíri, *l*-ibíri... "*mon, ton, son...* nom"

n-arísida, *b*-arísida, *l*-arísida... "*je, tu, il...* deviens riche"

Le paradigme B¹⁷ permet de marquer, soit le *sujet* du verbe aux aspects de l'accompli, soit *l'objet* des verbes transitifs, aux autres aspects, comme c'est le cas dans les systèmes de type ergatif :

Objet		Sujet	
<i>imperfectif</i>		<i>accompli</i>	
<i>verbe transitif</i>			
l-amáriedu ¹⁸ -ba- na	il m' épousera	amárieda-ha-ti- na	je (l') ai épousé
l-amáriedu-ba- bu	il t' épousera	amárieda-ha-ti- bu	tu (l') as épousé
t-amáriedu-ba- i	elle	amárieda-ha-t- i	elle (l') a épousé
l-amáriedu-ba- u	l' épousera	amárieda-ha-t- u	il (l') a épousée
	il l' épousera		

Pourtant on n'est pas ici dans le cadre d'un schéma typiquement ergatif, où la distribution des deux paradigmes différents de sujets dépend de l'opposition entre verbes transitif et intransitif. En garifuna, les deux paradigmes de sujets, A et B, sont attestés pour un même verbe, qu'il soit

¹⁶ {**n-**, **b-**, **l-**, **t-**, **w(a)**, **h**, **h(a)**} : personnes 1, 2, 3 masculin, 3 féminin au singulier, 1, 2, 3 au pluriel.

¹⁷ {-**na**, -**bu**, -**i**, -**u/un**, -**ua**, -**ho**, -**ian/iun/nun**} : personnes 1, 2, 3 masculin, 3 féminin au singulier, 1, 2, 3 au pluriel.

¹⁸ Aux aspects inaccomplis, la voyelle verbale finale **a** se transforme en **u** (on a vraisemblablement ici une transformation de type nominalisation).

transitif ou intransitif : la distinction entre les deux n'est pas contrainte par la diathèse, elle l'est par l'aspect :

awánsera "avancer" <i>intransitif</i>	<i>accompli</i>	B	awánsera-ha-di+ na	j'ai avancé
	<i>imperfectif</i>	A	n-awánseru -ba	j' avancerai

Sur les verbes transitifs, le paradigme B a pour caractéristique de bloquer l'apparition du second actant. On le voit avec le verbe **abínira** qui, quoique clairement transitif, ne peut pas introduire formellement sur le verbe de complément d'objet aux aspects où c'est le paradigme B qui marque le sujet :

abínira "bénir" <i>transitif</i>	<i>accompli</i>	B	abínira-ha-di+ na	je (l')ai béni
	<i>imperfectif</i>	A	n-abíniru -ba- i	je le bénirai

Cette difficulté peut être contournée lorsque le sens de l'énoncé le nécessite et d'autres procédés pour rendre l'expression de l'objet sont alors à la disposition du locuteur. Celui-ci peut :

- soit introduire l'objet sous la forme d'un syntagme nominal indépendant :

Fériditina ában wügüri buíti "J'ai perdu un homme bon"¹⁹
/féridi-ti-**na** [ában wügüri buíti]/
'perdu²⁰-aoriste-1^{ère}p. [un homme bon]'

- soit utiliser un auxiliaire²¹ qui lui permettra de marquer le sujet (paradigme A) et l'objet (paradigme B) :

busúen numúti "je le veux"
/busúen **n-umút-i**/
'vouloir²² 1^{ère}p.-Aux.aoriste-3^{ème}p.masc.'

¹⁹ Exemple repris à R. E. Hadel *A carib dictionary*, sans date, ronéo.

²⁰ **féridi** ← *perdu*

²¹ Le garifuna comporte une série de cinq auxiliaires, un pour chaque aspect {-**umút-** aoriste, -**a-parfait**, -**uba-imperfectif**, -**iábu-** progressif -**agi-** continuatif}. Il n'y a pas d'opposition de sens au niveau lexical.

²² **busúen** ← *besoin*

On remarquera qu'il est aussi possible de trouver, à la place de **busúen numúti**, le verbe **busúentina** sans qu'aucune marque d'objet n'apparaisse explicitement sur le verbe, à partir du moment où le contexte est explicite :

busúentina "je veux (ce dont on vient de parler)"
/busúen-ti-na/
'vouloir-aoriste-1^{ère}p.'

On peut aboutir à des formes ambiguës, comme c'est le cas avec le verbe **amárieda** donné en exemple plus haut. C'est ainsi que **t-amáriedu-ba-i** peut signifier tout autant "elle l'épousera" que "elle le mariera (son fils)".

On voit, d'après ces quelques exemples, que le garifuna n'est à proprement parler, ni une langue ergative — et cela malgré l'existence d'un paradigme B de suffixes qui marquent tout à la fois le sujet de verbes aux aspects de l'accompli et l'objet des verbes transitifs aux aspects de l'inaccompli —, ni une langue accusative — et cela malgré l'existence d'un paradigme A de préfixes qui marquent le sujet des verbes aux aspects de l'inaccompli. Le garifuna semble s'inscrire dans le cadre typologique des langues dites "actif/statif" ou, selon la terminologie de Lazard (1995), "duales". Ce sont des langues pour lesquelles

l'actant unique a un statut grammatical différent selon que le participant qu'il représente est ou non un agent. Le rôle sémantique de ce participant n'est pas le même selon la nature du procès désigné par le verbe et le rôle du participant : il est actif avec "courir", "nager", "se lever", inactif avec "mourir", "guérir", "tomber". Dans les langues en question, l'actant unique est, dans le premier cas, traité comme l'agent des phrases d'action biactanciennes et, dans le second, comme le patient²³.

Cette définition laisse entendre que dans ces langues on aurait deux séries de verbes intransitifs distincts, les verbes d'action ("courir", "nager", "se lever"...) et les verbes d'état ("mourir", "guérir", "tomber"...). Mais le garifuna ne présente pas une opposition de ce type, puisque l'opposition entre formes longues et formes courtes concerne les verbes intransitifs tout comme les verbes transitifs. On a vu par les exemples donnés plus haut que deux tendances semblaient s'exprimer, l'une qui liait clairement le choix entre le paradigme A et B à l'expression de l'aspect seulement, et l'autre qui laissait entrevoir une relation entre la forme courte et un verbe d'état, d'une

²³ G. Lazard, *L'actance*, Paris : PUF, 1995, p. 43.

part, la forme longue et un verbe d'action, de l'autre, ce qui provoquait une ambiguïté sémantique sur **amárieda**, et une distribution "à trous" qui différenciait la forme courte (**biní**) de la forme longue (**abínira**). Doit-on considérer que le verbe à la forme courte est un verbe d'état et le verbe à la forme longue, un verbe d'action ? Si tel était le cas, il faudrait alors se demander pourquoi le garifuna a emprunté en majorité au français des verbes d'états (les formes courtes).

le degré d'activité des actants

On distinguera sur l'axe de transitivité croissante où s'échelonnent les diathèses²⁴, l'espace de la relation "active" où le, ou les, actant(s) sont définis par leur degré d'activité (opposition agent-patient) et, à l'extrémité de cette échelle, la relation "attributive" dont « le degré d'activité est difficilement étalonnable »²⁵, relation intransitive où « l'actant-sujet n'est ni agent, ni patient ; il se voit attribuer une propriété stative »²⁶. Selon cette définition, **arísida** serait un verbe d'action — si tout verbe d'action a pour sujet un actant à la fonction clairement agentive (opposable à un patient) —, et **rísi**, un verbe d'état — si tout verbe d'état a pour sujet un actant défini par un degré d'activité imprécis.

Il est difficile en garifuna de considérer *tous* les verbes à forme courte comme des verbes d'état. Si certains verbes présentent bien une forme courte assimilable à un verbe d'état, comme **rísi-t-i** "il est riche", qui s'oppose à une forme longue assimilable à un verbe d'action, comme **a=rísi=da-t-i** "il s'est enrichi", d'autres verbes ont une transitivité variable, ce qui rend malaisée la distinction entre verbe d'action // forme longue et verbe d'état // forme courte. Mis à part les verbes **biní** et **maríe** cités plus haut, il y a, en effet, des verbes dont l'activité sur l'axe diathétique de l'actant en fonction sujet est ambiguë et dont l'interprétation dépend du contexte. Tel est le cas de la forme **a=gúse=ra** "participer à un procès (comme accusé ou plaignant), être partie prenante d'un procès" (← *accusé*) : sans le contexte de l'énoncé, il n'est pas possible de décider si le sujet de ce verbe doit être interprété comme agent ou comme patient de l'acte d'accusation.

²⁴ voir, par exemple, J.P. Desclés « langues, langage et cognition : quelques réflexions préliminaires », *ARBA* 3, Acta Romanica Basiliensia, Bâle : UNI BASEL, 1993, pp. 1-32.

²⁵ B. Pottier, *Linguistique générale : théorie et description*, Paris : Klincksieck, 1974, p. 117.

²⁶ Desclés, *Idem*.

L'une des formes où se voient le mieux les variations morphologiques liées à la définition de l'activité du sujet est **fáyei** "payer" : à l'aoriste on a **fáyei-t-i** qui, selon que le sujet est animé ou non, signifie "il est payé" ou "c'est payé" ; cette forme, dans de très nombreux contextes, a fonction nominale, avec le sens de "paye (l'argent qu'on reçoit)". Mais il existe aussi deux formes longues, dont le sujet est, cette fois-ci, clairement agentif : l'une permet l'expression d'un objet humain, **a=fáyei=ra** , "payer quelqu'un" et l'autre ne le permet pas, **a=fáyei=ha** "payer" (en anglais *to pay up*) — on a là des formes "semi-causatives"²⁷ ("faire que quelqu'un soit payé"). Il y a aussi une voix moyenne **a=fáyei=rúa** qui signifie "se faire payer", dont le sujet n'est ni clairement un agent, ni clairement un patient. Quant à la forme causative **afáyeira-güda**, (**-güda**, Causatif), elle prend le sens particulier de "payer quelqu'un à la place de quelqu'un d'autre", qui n'est pas la valeur causative habituellement attendue, à savoir *"faire payer quelqu'un". On peut conclure que le verbe **fáyei** introduit un sujet patient, et que cette valence se reporte sur la forme longue dont la participation active du sujet au procès ne pourrait être attribuée qu'à une transformation semi-causative : **a=fáyei=ra** devrait alors être interprété par "être la cause de l'état d'être payé", et non par *"être l'agent du paiement".

Mais cette conclusion ne peut pas s'étendre à tous les verbes transitifs car il y a de nombreuses formes courtes dont le sujet est clairement un agent, comme on l'a vu avec **bíni** "bénir (quelqu'un)" *versus* **bíni-wa** "être béni". En garifuna, chaque verbe, qu'il soit à la forme longue ou courte, définit une valence spécifique pour ses actants. Il n'est donc pas possible d'établir une relation biunivoque du type verbe actif // forme longue et verbe statif // forme courte. Et, du coup, on ne sait plus à quelle logique les emprunts ont répondu en produisant quasi systématiquement une forme courte à côté de la forme longue. C'est cette question qu'il faut donc essayer de résoudre.

La logique des emprunts

Le tri entre formes courtes et formes longues s'est réalisé, en ce qui concerne les emprunts, au niveau de la forme des verbes français :

- dans la mesure où la majorité des formes longues du garifuna

²⁷ Au sens de "causatif construit sur un intransitif inaccusatif" où l'emploie M. Launey dans *Une grammaire omniprédicative*, Paris : CNRS, 1994.

commencent par un **a=**, les locuteurs garifunas ont assimilés les verbes français commençant par un *a* à des formes longues :

avancer ⇒ **a=wánse=ra** (*wánse-), *arranger* ⇒ **a=ránse=ra** (*ránse-) *affirmer* ⇒ **a=firima=da** (*firima-), *accomplir* ⇒ **a=gúnfuli=ra** (*gúnfuli-)...

On a dans ces exemples une forme longue *sans forme courte correspondante* (*wánse, *ránse...). Mais ce n'est pas toujours le cas, puisque l'on trouve aussi la forme courte développée en garifuna, alors qu'elle ne correspond à aucune forme préexistant en français (je souligne la forme courte créée par le garifuna) :

apprendre ⇒ **a=furénde=ra** / furénde "apprendre", *avisé* ⇒ **awisara** / wisá "donner de ses nouvelles"...

- Les mots français dont la voyelle initiale est *e* furent traités en garifuna comme des formes longues à voyelle initiale **e=** :

étrange ⇒ **e=térencha=da** / térencha "être étrange, surprenant"

- et sur les mots français dont la première syllabe a pour voyelle un *e* s'appliquèrent les règles de l'harmonie vocalique propres au garifuna. C'est pourquoi on a un **e=** à l'initiale (et non un **a=**) dans :

saigner ⇒ **é=señe=ha** "saigner", *fête* ⇒ **fédu** "fête" et **e=fédu=ha** "célébrer (une fête)"

- Quant aux verbes français à initiale consonantique, ils ont toujours été assimilés à des formes courtes, à partir desquelles ont été dérivées les formes longues :

béni ⇒ **bíni** → **a=bíni=ra** "bénir"; *pressé* ⇒ **furese-** → **a=furese=ha** "se dépêcher"; *marié* ⇒ **maríe** "être marié" → **a=maríe=da** "se marier"•...

- D'après mes relevés, le seul verbe français ayant un *u* comme voyelle initiale (voyelle dont je rappelle qu'elle ne peut apparaître à l'initiale d'un verbe en garifuna) qui ait donné lieu à un emprunt est *oublier* et cette voyelle initiale a été supprimée de l'emprunt :

oublier ⇒ **bulíei** / **a=bulíei=da** "oublier"

- On a vu plus haut que **u=** est, *sur les noms*, l'une des voyelles initiales correspondant à la voyelle initiale **a=** sur les verbes. On trouve quelques exemples d'emprunts de noms qui ont rétabli un **u=** qui n'existait pas en français. Tel est le cas de *roi* (avec la prononciation du XVIII^e : [rwe]) qui a développé en garifuna une voyelle initiale **u=**, à savoir **urúei**

• J'utilise les flèches à double trait ⇒ pour "donne en garifuna" ou ⇐ pour "vient du français", et les flèches simples, →, pour les dérivations en langue.

|**u=rúei**|²⁸ "roi, reine", forme nominale qui s'oppose à la forme verbale longue **a=rúei-ha** "régner". De même, le mot *poignet* a été précédé d'un **u=** lors de l'emprunt : **ufuñei** |**u=fuñei**| ; ce fut aussi le cas pour *compère* : **ugunferani** /**u=gunfera-ni**/ (dont le suffixe-**ni** marque une dérivation nominale qui laisserait à supposer l'existence d'une forme verbale courte ***gunfera** "être compère", non attestée aujourd'hui). On trouve aussi un dérivé nominal, **ugundai** |**u=gundai**|²⁹, "plaisir, contentement" parallèlement à une forme verbale courte, **gúndan** "être content" ← *content* (il n'y a pas de forme longue). Mais tous les noms garifunas empruntés au français n'ont pas développé cette voyelle initiale **u=**, loin de là, et les exemples donnés ici peuvent être considérés comme des exceptions. Il semble donc que, lorsque c'est le cas, il faille les traiter comme des dérivés nominaux de verbes à la forme courte, même dans les cas où ces derniers ne sont plus attestés aujourd'hui.

- Mais il n'y a pas que les verbes français à initiale consonantique qui aient été assimilés à des formes verbales courtes : *ce fut aussi, et très fréquemment, le cas de noms* dont la majorité sont en français à initiale consonantique. C'est ainsi que *bonjour* ⇒ **búsu** "salutation (du matin, de rencontre)" ne se distingue pas d'une forme verbale courte **búsu**-³⁰ à laquelle correspond la forme longue **a=búsu=ra** "dire bonjour" ; ou encore que le nom *besoin* a donné naissance, non à un nom, mais à une forme courte verbale **busúen** à laquelle correspond la forme longue **a=busuen=ra** "vouloir". L'exemple de *bonheur* (dans le sens de "chance" en français) est intéressant car le mot a été réanalysé (dès son emprunt ?) par les locuteurs. Aujourd'hui la forme ***búnuru** n'est pas attestée, mais on a un nom dérivé **u=búnu=ru-ni** "chance" auquel correspond une forme verbale longue **a=búnu=ra** "avoir de la chance", sans aucune forme courte.
- Parfois ce sont les adjectifs du français qui sont à l'origine d'une forme verbale courte et on notera que dans la majorité des cas celle-ci peut se confondre avec un nom, tels **furidu-** "être frit" / **furidu** "poisson frit" ou **sále-** "être salé (résultat de la salaison)" / **sálei** "poisson salé" ; parfois la

²⁸ Il est à noter que le *Dictionnaire caraïbe-français* donne une autre forme **érei**, dont le **e** initial s'explique par les règles d'harmonie vocalique, alors que le **u** initial du garifuna s'explique au niveau morphologique (dérivation nominale).

²⁹ Je ne réussis pas à expliquer la présence du **i** en finale du mot (alors qu'on attendrait une semi-consonne **u**).

³⁰ **busú-ti-na lún ádamuri** "je saluai (vers) tout le monde"

forme adjectivale n'est plus attestée dans la langue moderne —comme **fulenu** "pleine lune" ← *pleine* (***fulenu** "être plein").

Il ressort de ces exemples qu'il y a une affinité entre les noms, d'une part, les adjectifs, d'autre part, et la forme verbale courte. On a vu que les formes courtes avaient comme caractéristique majeure d'être monoactanciennes. C'est aussi le cas des adjectifs et des noms, lorsqu'ils sont utilisés en fonction prédicative. Les emprunts verbaux se seraient donc réalisés, dans leur très grande majorité, à travers une structure monoactancielle, commune aux noms, aux adjectifs et aux verbes de forme courte, la structure biactancielle propre aux verbes étant introduite dans un second temps par dérivation grâce à la morphologie. Deux interprétations, non contradictoires, sont alors possibles :

- on peut voir dans les formes verbales courtes un procédé de lexicalisation des verbes d'emprunt. On proposera alors que les verbes ont été intégrés dans la langue d'accueil sous cette forme par "commodité", l'autonomisation de la forme lexicale permettant de marquer la diathèse et l'aspect sur ces formes autonomes que sont les auxiliaires : on aurait là un procédé comparable à celui qu'ont développé les créoles, et qui existait déjà dans la langue caraïbe (on l'a vu au début de l'article).

- on peut aussi proposer que les emprunts ont été réalisés sous forme courte par "rentabilité" puisqu'on peut en dériver une forme longue et enrichir ainsi le paradigme. L'opposition entre verbe d'état et verbe d'action — à partir de l'emprunt de *riche* on obtient une double forme, un verbe d'état **rísi** "être riche" et un verbe d'action, **arísida** "s'enrichir" — serait l'un des effets de sens rendu possible par la dérivation. Mais il est peu probable que cet effet de sens soit à l'origine du fait que l'emprunt a été massivement effectué avec la forme courte.